

Emmanuel Tissot

# **Les Deux bouts de la Ficelle**



Emmanuel Tissot

Les Deux Bouts  
de la Ficelle



© Emmanuel Tissot, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4090-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages et les évènements de ce roman sont le fruit de mon imagination. Le cadre historique dans lequel j'ai placé l'action n'est pas décrit ici avec toute la rigueur scientifique. Je renvoie à l'Histoire, la vraie, les lecteurs qui voudraient se forger une opinion honnête sur ce qu'il s'est réellement passé pendant ces années terribles.

La partie du texte en caractères italiques est le journal que mon père a tenu pendant les plus dures années de l'occupation allemande, de l'automne 1943 au printemps 1944. Ce journal, je l'ai cité par bribes, mais intégralement, sans en rien changer d'autre qu'utiliser des initiales à la place des noms, par respect pour les familles, au cas où elles existeraient encore. J'ai parfois aussi changé quelque peu les dates afin de faire coïncider les évènements réels avec ceux de mon récit. On me pardonnera d'avoir pris cette liberté mais je n'ai changé l'esprit, ni la lettre (pas même les fautes d'orthographe ou maladroites de style), de ce que mon père avait écrit.

Les dessins sont de la main de mon père. Les fac-similés sont également extraits de son journal.

Précision : il est trois personnages cités par mon père que je n'ai pas jugé opportun de protéger par l'utilisation d'initiales. Que ces trois-là vivent dans l'infamie pour l'éternité !

\*

### ***Le 9 novembre 1943.***

*Le journal publie aujourd'hui la liste des gens tués depuis quelques jours. À cette liste, il convient d'ajouter encore 6 personnes qui ont été omises. Ce sont des inconnus qui ont été trouvés morts au coin d'une rue.*

*J'ai échangé un litre de gnôle contre 2 paquets de cigarettes.*

*Un homme a été assassiné rue Emile Augier à 3 heures de l'après-midi. On ignore qui c'est.*

### ***Le 11 novembre 1943.***

*À 10 heures, manifestation. Une grande foule remonte l'avenue Alsace-Lorraine en chantant la Marseillaise, en criant « Laval au poteau ». Un camion allemand passe. La foule crie « à mort les boches ». Devant la Milice française des cris de mort sont poussés. Un coup de revolver est tiré de l'intérieur de la Milice qui est protégée par un rempart de sacs de sable.*

*Devant l'hôtel Moderne occupé par les Allemands, cordon de police interdisant le passage. La foule passe quand même en criant « la police avec nous ».*

*Arrivés au monument des Diables Bleus, monument aux morts dédiés aux Chasseurs Alpains morts pour la France en 14 et en 39, des détachements allemands postés à toutes les rues attenantes ferment toutes les issues. 1500 personnes sont ainsi faites prisonnières. On les a parqués dans le jardin de l'exposition sans manger ni boire. On relâche les femmes et les vieillards et ceux qui avaient une raison plausible d'être là-bas. Les autres, au nombre de 500 à 600 sont retenus.*

*Vers 5 heures du soir, 2 soldats allemands qui se promenaient rue du lycée sont tués à coups de revolver par un cycliste qui passait. Il y a eu une alerte à 12 heures. Le soir, alerte à minuit jusqu'à 4 heures.*

### ***Le 12 novembre 1943.***

*Les 600 personnes faites prisonnières hier ont été embarquées à la gare en wagons plombés pour une destination inconnue. On les a vus passer en ville en convoi de 20 camions chargés de monde, précédé et suivi par une auto-mitrailleuse, encadré par des motocyclistes armés.*

*Une voiture est passée dans la rue. Un haut-parleur qu'elle portait sur le toit annonçait que les Allemands tireraient sur tout rassemblement de plus de 10 personnes sans avertissement.*

\*

— Entrez !

— Monsieur le commissaire, il y a eu deux cadavres ramassés dans la rue ce matin, un homme rue Hébert, et une femme, rue du Docteur Mazé, devant la petite épicerie au carrefour d'avec la rue Clôt Bey. Elle, abattue hier soir, vers vingt heures, quelques minutes avant le couvre-feu. L'homme, c'était pendant la nuit, après le couvre-feu donc. Il n'avait rien sur lui, pas de papiers, pas d'argent, pas d'objets personnels. Pour la femme, voici ce que nous avons retrouvé sur elle.

Le planton posa sur le bureau de son supérieur un panier à courrier en fil de fer. Le commissaire y jeta un coup d'œil distrait, blasé presque : un portemonnaie, un petit sac à main, un trousseau de clés, une paire de gants...

— En plus, le magasinier des Minoteries du Drac a téléphoné dès 7 heures. Il y a eu effraction pendant la nuit et les gardes ont abattu un des attaquants. Le fourgon est passé le ramasser aussi, du temps qu'ils y étaient. D'après ce qu'on dit Fabre et Nicolas - c'est eux qui conduisaient le fourgon - il paraît que c'était un coup de main de la Résistance. Pas de papiers ni d'objets personnels sur lui.

Il était 9 heures du matin. Le commissaire DiGiorgio était arrivé à son bureau à huit heures, comme d'habitude et avait pris connaissance des événements de la nuit. Pas grand-chose, évidemment, avec le couvre-feu. Autrefois, avant-guerre, la matinée était toujours chargée, à la PJ : rixe dans les bars, cambriolages, braquages des stations d'essence, prostituées tabassées pour avoir tapiné au-delà de leur bout de trottoir... Mais depuis l'instauration du couvre-feu, il ne se passait plus grand-chose. Ou plus exactement, ce qui s'était passé, il valait mieux ne pas y mettre son nez, même un nez de commissaire de police car c'était l'œuvre soit de la Milice, soit de la Gestapo. Il n'y avait qu'eux qui pouvaient se déplacer de nuit. Il arrivait parfois que ce fut la Résistance, il est vrai, mais c'était rare : entreprendre une action après le couvre-feu multipliait les

risques.

La Gestapo et la Milice appliquaient leurs lois, rendaient leurs jugements, et exécutaient leurs sentences eux-mêmes. La sentence était en général la mort, soit une élimination pure et simple au domicile du *suspect*, soit après arrestation, emprisonnement et torture. Dans ce dernier cas, ils se débarrassaient du corps en le jetant à la rue nuitamment, tout simplement. Au matin, de bonnes âmes prévenaient la police qui venait enlever le cadavre et ouvrir une enquête. Qu'elle s'empressait de refermer, d'ailleurs car, comme je l'ai dit, une interférence avec la Milice ou la Gestapo pouvait vous mettre dans une situation délicate. Et quand je dis situation délicate, je ne parle pas de compromettre un avancement. On pouvait vous retrouver flottant dans l'Isère, tout commissaire de police que vous soyez. L'occupant, le gouvernement officiel et les administrations qui lui étaient inféodées, même pour un membre de la PJ, n'auraient pas cherché à savoir. Ils auraient même sans doute été soulagés, car ils n'étaient pas vraiment sûrs de la police. Le N.A.P y avait fait ample moisson<sup>1</sup>. Alors, si un policier avait été éliminé, c'est qu'il devait y avoir une raison, une raison propre à la Milice ou à la Gestapo alors, peu importait laquelle.

C'est vrai qu'il y avait de tout sous l'uniforme bleu : ça allait du sanguinaire trop content d'avoir la bénédiction des autorités -Vichy ou la Kommandantur - pour commettre les pires exactions, au résistant héroïque, en passant par le fonctionnaire discipliné qui ne connaissait que la consigne, d'où qu'elle vienne, même d'une hiérarchie soumise à l'ennemi. Ainsi, aux côtés de DiGiorgio, il y avait eu, entre autres, Guy Eclache<sup>2</sup>, pour n'en nommer qu'un, "l'homme au 200 crimes" qui, lorsqu'il ne portait pas l'uniforme bleu, portait le noir de la SS allemande. Mais il y avait aussi ceux qui renseignaient la Résistance, voire leur passaient des armes. Il y avait vraiment de tout, dans les rangs de la police.

La Milice, pour ne parler que d'elle, faisait le boulot de bout en bout, pour être sûre qu'il soit bien fait. Et puis, la justice est si lente, avec tant d'arcanes, de procédures, de principes ! Cette entité paramilitaire se donnait des airs de vierge offensée lorsqu'on la soupçonnait d'exécutions sommaires, rappelait à tous qu'elle était l'enfant chérie - et légitime - du Maréchal, mais ne reculait devant rien pour faire régner l'ordre, son ordre. Alors, si l'exécution était son œuvre, faire du zèle, encore une fois, aurait été imprudent.

Quant à la Gestapo, elle se fichait de tout et de tout le monde. Elle éliminait

sans même s'en cacher et ne rendait de comptes à personne. Inutile et suicidaire, là aussi, de se mettre en travers de sa route.

Donc, la première des choses pour un commissaire, était renifler les affaires qui arrivaient sur son bureau avant de décider de la suite à leur donner. Sur les trois rapports de la matinée deux sentaient le soufre : les hommes abattus après le couvre-feu. De toute façon, même avec la meilleure volonté du monde, on n'aurait rien pu faire : pas de papiers ni d'objets personnels dans les poches, aucun moyen de les identifier, pas de piste à suivre.

Par acquis de conscience, mais aussi pour sauver les apparences et démontrer que la police faisait toujours son boulot, il irait faire un tour aux minoteries. Abattu dans un bâtiment ? Alors, comment était-il entré ? Et qui l'avait abattu ? Avec quelle arme ? Il fallait à tout le moins récolter une déposition. Mais si le type avait pris la précaution de vider ses poches avant de se lancer dans l'action, quelle qu'elle ait été, ça sentait l'organisation. Si c'était la Résistance, la Gestapo accaparerait l'affaire et on la laisserait faire. Si les poches de l'individu avaient été vidées après qu'il se soit fait flinguer, ça sentait la Milice et, là aussi... Donc, à priori, on ferait semblant, mais pas plus.

Pour la femme de la rue du Docteur Mazé, DiGiorgio fut tenté là aussi de repousser le dossier, mais c'était une femme, c'était plus rare, et les objets personnels éparpillés sur son bureau l'interpelaient. D'après les papiers que contenait le sac à main, elle s'appelait Rose Berger. Elle avait donc une identité, contrairement aux deux autres cadavres. Mais ces objets ordinaires, justement parce qu'ils étaient ordinaires, donnaient à la victime plus que l'identité de sa carte : ils lui donnaient une existence. Des clés, donc elle avait un petit chez-soi, des tickets de charbon et de matière grasse, elle avait eu froid et faim, elle avait vécu, souffert, aimé... Ça vous poussait à ouvrir une enquête et à la mener sérieusement, jusqu'au coupable si possible. Les objets personnels... Et puis, ce n'est pas parce que les victimes des règlements de comptes entre factions ennemies constituaient l'essentiel des meurtres que les crimes crapuleux avaient disparu. La femme avait peut-être été victime d'un mari infidèle qui la trouvait encombrante. Le meurtre avait eu lieu avant le couvre-feu, donc il aurait pu être commis par n'importe qui. Alors, on jetterait un coup d'œil, quitte à faire marche arrière si l'affaire sentait trop l'occupant.

— Pour cette femme, a-t-on relevé des indices sur place des projectiles, douilles, objets qu'aurait laissé tomber le meurtrier ?



— Non, monsieur le commissaire. C'était juste avant le couvre-feu, comme je vous l'ai dit et, comme vous le savez, après le couvre-feu les Allemands tirent sur tout ce qui bouge. Depuis que les attentats et les actions, heu... *terroristes*, heu... se sont multipliés, ils sont devenus nerveux et ne respectent plus rien, pas même nos uniformes ! Alors l'adjudant Marie-Rose, qui était de service hier soir, n'a pas voulu envoyer du monde, de peur qu'ils n'aient pas le temps de revenir avant vingt heures. De toute façon, il n'y aurait pas eu beaucoup de volontaires, hein ? Les brigadiers Fabre et Nicolas, comme je vous ai dit, y sont allés ce matin, avec la camionnette. Pour ce qui est des indices, ils n'ont rien trouvé, rien ramassé. Ils ont demandé dans le quartier mais, bien sûr, personne n'a rien vu, rien entendu. Donc, à part ça...

Le brigadier pointait du doigt le panier contenant les objets trouvés sur la victime.

— Et le corps ?

— Ben, il a passé la nuit sur le trottoir, comme je vous l'ai dit. L'adjudant a envoyé la camionnette dès que le couvre-feu a été levé. Il m'a dit qu'il était à la morgue maintenant, si vous voulez le voir. Je parle du corps.

— Et les deux autres victimes ?

— Fabre et Nicolas, sont aussi passé les ramasser. Ils sont à la morgue. Pareil, je parle des corps.

\*

### ***13 novembre 1943.***

*Nuit d'épouvante. À minuit une explosion d'une violence épouvantable a secoué la ville. Toutes les vitres de notre chambre ont volé en éclat, le mur de notre chambre fendu en trois, le piano se promenait au milieu de la pièce, la porte faussée, la penderie toute démantibulée.*

*Nous nous précipitons vers la fenêtre. Une lueur violente éclaire le quartier de la gare. Un énorme champignon de fumée noire monte dans le ciel. Puis commence une série d'explosions de violence moindre mais qui font néanmoins*

*trembler toute la ville. Une lueur éblouissante monte derrière la gare. Toute la maison en chemise se promène dans l'escalier. On se demande ce qui est arrivé. Faut-il descendre dans l'abri ?*

*On entend passer la voiture des pompiers à toute vitesse, suivie de rafale de mitrailleuse. Les explosions continuent.*

*Tout d'un coup, on entend un bruit de voix, des vociférations en Allemand. C'est A., le boulanger d'en face, qui est descendu dans la rue pour fermer son rideau de fer. Un Allemand le prend pour un « terroriste », lui tire un coup de revolver dans la poitrine et s'éloigne. On l'entend crier « au secours », puis les cris s'éteignent. Impossible de sortir lui porter secours car les Allemands tirent sur tout le monde, même les pompiers et les agents de police.*

*Les explosions continuent toujours. On en vient à penser que c'est un train de munitions qui saute.*

*De violentes détonations se détachent sur le bruit de détonations plus faibles. Comme bruit de fond, une espèce de martèlement, comme de la pluie sur un toit de tôle ondulée. Ce doit être les balles de fusil qui sautent.*

*C'est le dépôt de munitions allemandes qui a sauté. En sautant, il a fait sauter le gazomètre de l'usine à gaz.*

*Dans toute la ville, dégâts énormes. Des monceaux de vitres jonchent le sol au point qu'il est impossible de rouler à bicyclette sans crever ses pneus. Tous les rideaux de fer de la ville sont arrachés. A., le boulanger, est mort. Sont mortes de la même façon 6 autres personnes, dont un pompier, 16 autres ont été blessées. 250 familles sont sans abri.*

\*

Jusqu'en novembre 1942, dans notre ville comme dans toute la France « libre », on s'estimait mieux loti que la plupart de nos concitoyens, tout bien pesé : la vie était difficile, mais on s'était habitué à la honte de la défaite et de l'Armistice et, ne sachant pas ce qu'il était raisonnable d'espérer, ni pour quand l'espérer, on n'espérait pas plus loin que le bout de son nez, pas plus loin que le bout de la journée. Moyennant quoi, on vivait. On vivait au jour le jour mais, ma